

Le Satiricon de Pétrone

Séquence proposée dans le cadre de la refondation des langues et cultures de l'Antiquité par M. Alain Guerpillon, professeur au lycée Thiers de Marseille, pour ses élèves latinistes de 1ère.

On trouvera la présentation de ce travail et des choix méthodologiques dans la fiche n°4 de la section « Mieux lire et comprendre le monde d'aujourd'hui à la lumière des textes anciens » des fiches ressources pour la refondation de l'enseignement des LCA (<http://eduscol.education.fr/cid73887/refondation-lca.html>) à l'adresse suivante (voir page 10 « Faire découvrir la modernité du Satiricon ») : http://cache.media.eduscol.education.fr/file/Langues_et_cultures_de_l_Antiquite/34/3/06_LCA_MieuxLireMondeAujourd'huiVF_273343.pdf

Problématique

Le choix de cette séquence sur *Le Satiricon* permet de mettre à jour l'extraordinaire nouveauté de cette œuvre et sa modernité.

■ **Modernité littéraire d'abord dans la rupture qu'elle opère en littérature ; nous assistons à la naissance du roman** dans une œuvre qui à la fois se nourrit des modèles passés et notamment de l'épopée virgilienne omniprésente et qui en même temps rompt résolument avec elle. Il y a là matière à réfléchir avec les élèves sur les notions de continuité et de rupture dans la création littéraire.

- *Le Satiricon* nous fait donc rencontrer ce moment où naît le roman : nous insisterons particulièrement sur **le regard critique du narrateur et la fracture qui s'opère entre le personnage et le monde**, problématique promise à un riche avenir ; la place et la fonction du narrateur est en effet une clé importante pour entrer dans le roman moderne.

- Nous voyons aussi comment se met en place **une nouvelle esthétique qui fait de l'œuvre littéraire le nouvel outil d'exploration du réel qui donnera à voir et à entendre « quae in usu habemus »** (*Sat.*,1). On reconnaît là le projet du roman de XIXème et en cela on peut parler du réalisme de Pétrone ; même si cette notion appliquée au *Satiricon* est l'objet d'un débat universitaire, il semble incontestable que ce roman offre une certaine représentation de la société du 1^{er} siècle ap. J.-C. mais vision stylisée. Avec Pétrone, pour la première fois l'œuvre littéraire se fait prose de la vie.

- L'étude du roman nous conduira enfin à nous interroger, non tant sur des influences qui constitueraient *Le Satiricon* en hypertexte mais en tant qu'elle nourrit **des problématiques fécondes** de la littérature moderne. Nous nous interrogerons ainsi sur le lien entre Pétrone et Céline, puisque nous étudions en cours de français *Le Voyage au bout de la nuit*. Ce n'est pas essentiellement l'irruption dans chacune de ces œuvres de la langue orale, populaire qui retiendra notre attention, dans la mesure où

cette langue constitue chez Pétrone un marqueur de l'ironie et du regard critique du narrateur et de ses acolytes ; c'est le statut même du langage et ce que l'on pourrait appeler son imposture, qui fait de la vie une mise en scène perpétuelle où s'étale « *le décor baveux de nos phrases* » ; la fuite est la seule échappatoire chez Pétrone, comme le silence l'est chez Céline. **Nous sommes face à la même désillusion, à la même impossibilité d'échapper à la théâtralisation de l'existence** même si brillent, chez Céline, les étoiles définitivement perdues que sont Alcide, Molly ou Bébert. *Le Satiricon* est le roman de la dérision qui sape toutes les valeurs : l'amour, l'amitié, la réussite, l'éducation, la culture et qui brouille tous les codes, passant du comique au tragique par exemple.

■ **Modernité ensuite dans le miroir que nous tend l'œuvre de Pétrone pour lire et comprendre notre époque**, grâce à ce détour culturel, cher à J. de Romilly, que nous fait faire le roman latin.

- Apparemment rien n'est plus éloigné de notre époque que le monde des affranchis du 1^{er} siècle. Et pourtant ... *Le Satiricon* met enfin en jeu la représentation d'une société dont « *le moteur social* » dirait Balzac est la réussite et l'argent ; monde des parvenus où être c'est avoir ; monde où tout vaut tout, c'est-à-dire où le passé s'abolit dans la jouissance présente, où le savoir et la culture soit deviennent objets de moquerie ou de diatribe soit sont renvoyés à un temps, regretté certes, mais définitivement perdu. La posture qui prévaut désormais est celle de la représentation dans un monde d'images et de paroles qui font de l'existence un théâtre, et où la figure moderne du tyran est celle de celui qui possède non seulement les corps qu'il attire à son festin mais aussi les esprits qu'il fascine. L'ignorance s'étale, la culture n'est plus que communication.

- Car là peut-être réside la **différence essentielle** : *Le Satiricon*, avons-nous dit, nous montre le monde des parvenus mais qui, comme le rappelle Paul Veyne dans son étude sur la *Vie de Trimalcion*, ne parviendront jamais : Trimalchion ne parviendra jamais au pouvoir et n'acquerra aucune forme de respectabilité aux yeux des *ingenui* ; sans enfants, il ne peut transmettre son nom et donc s'ouvrir un avenir. Ne sommes-nous pas, nous, en revanche, dans une société où les Trimalchion non seulement ont le pouvoir économique mais ont aussi accédé au pouvoir politique ? Bref, la société de la *cena*, qui, elle, ne relève que de la sphère privée, donne à voir la grossièreté et le mauvais goût de Trimalchion, la philosophie muée en propos du café du commerce, l'obsession du divertissement qui ravale la culture au rang d'objet de consommation ou de signe de réussite sociale, n'est-elle pas le miroir terrible et effrayant de la manière dont notre société tout entière s'exhibe aujourd'hui sans complexe au grand jour ?

Récits et témoignages : Formes narratives et romanesques

Lectures préparatoires pour le professeur : l'étude synthétique de René Martin : « *Le Satyricon* », ed. Ellipses (1999), les ouvrages de F. Dupont, *Le plaisir et la loi* (1977) et de J. Thomas, *Le dépassement du quotidien dans l'Énéide, les Métamorphoses d'Apulée et le Satyricon*, (1986) et l'article de Paul Veyne, *Vie de Trimalcion* (1961) (sur Internet à l'adresse suivante : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ahess_0395-2649_1961_num_16_2_420704)

Le déroulement de la séquence

→ **Lecture autonome et en traduction d'une sélection de passages**

- §1-6 (« [...] *Mais je ne me rappelais pas exactement la route, et ne savais pas où était notre auberge.* ») (5 pages)
- §27-78 (56 pages)
- §79-90 (15 pages)

→ **Entrées dans le roman**

- Pétrone ?
- *Satyricon* ou *Satyricon* ?
- Table ronde : *Le Satyricon*, un roman ?
 - un héros picaresque
 - la théâtralisation : comédie et tragédie
 - la critique sociale et l'ironie
 - la mise en cause de la culture

→ **Traduction et commentaire de textes : le personnage de Trimalchion**

- **Première apparition** : « *Nos interim vestiti errare coepimus [...] toto itinere cantavit.* » (27) :
 - Une mise en scène spectaculaire (Un spectacle / Un univers et un personnage qui nous intriguent / Un portrait qui privilégie l'apparence de Trimalchion à travers ses actes : l'univers du jeu)
 - Un portrait-charge (Une caricature / Le despotisme du personnage / Le monde du spectacle)
 - **L'entrée dans la maison de Trimalchion: une biographie en images** : « *Sequimur nos admiratione jam saturi [...] ac Laenatis gladiatorum munus.* » (XXVIII-XXIX) :
 - L'entrée d'Encolpe dans un univers fascinant (Un parcours / Un regard fasciné / Un univers inquiétant)
 - Le triomphe d'un nouveau parvenu (L'ostentatoire ascension sociale d'un esclave / L'étalage de l'argent)
 - Le regard critique d'un *ingenuus* (L'ironie d'Encolpe / La fatuité de Trimalchion : une biographie qu'il reconstruit comme un conte de fées / Le triomphe de l'apparence)
- Prolongements** : la faillite de la culture : - fin de 48
- l'épisode des Homéristes (59)
 - sortir du labyrinthe : (77-78)

- **Trimalchion, maître de l'illusion:** « *Nondum efflaverat omnia [...] nisi quis Corinthum habeat ?* »(49-50)
 → Confirmer le portrait de Trimalchion, maître de l'illusion (Un metteur en scène / Un acteur / Un tyran / Un homme d'esprit qui se moque des intellectuels ?
 → Une écriture de la théâtralité à travers un récit animé, vivant et drôle : les jeux de la dramatisation (Un récit dramatisé / Une scène tragique qui transforme les spectateurs en chœur antique / De surprise en surprise, de farce en farce ou comment perdre le lecteur-spectateur)
- **La carrière de Trimalchion :** « *Ceterum, quemadmodum di volunt, dominus in domo factus sum, [...] crescebat tanquam fauus.* » + la suite en bilingue jusqu'à « *assem habeas, assem valeas, habes, habeberis.* » (76-77)
 → Un récit autobiographique de l'irrésistible ascension d'un affranchi (Les étapes / Les moyens)
 → Le roman d'une vie : du témoignage autobiographique au conte de fées : (Un héros épique / Le récit d'un « *gloriosus* » / Qui singent les nobles : l'impossible reconnaissance sociale et la trace indélébile des origines serviles)
Prolongement : - Le monde des affranchis à travers le discours d'Herméros : (57-58)

→ **Elargissements :**

- Un extrait du *Satyricon* de Fellini : écarts avec Pétrone
- Pétrone et Céline
- H. Arendt, *La crise de la culture*

Les textes du groupement

Texte 1

Première apparition de Trimalchion (27-28)

Nos interim vestiti errare coepimus, immo iocari magis et circulis accedere, cum subito videmus senem calvum, tunica vestitum russea, inter pueros capillatos ludentem pila. Nec tam pueri nos, quamquam erat operae pretium, ad spectaculum duxerant, quam ipse pater familiae, qui soleatus pila prasina exercebatur. Nec amplius eam repetebat quae terram contigerat, sed follem plenum habebat servus sufficiebatque ludentibus. Notavimus etiam res novas: nam duo spadones in diversa parte circuli stabant, quorum alter matellam tenebat argenteam, alter numerabat pilas, non quidem eas quae inter manus lusu expellente vibrabant, sed eas quae in terram decidebant.

Cum has ergo miraremur lautitias, occurrit Menelaus: « Hic est, inquit, apud quem cubitum ponitis, et quidem jam principium cenae videtis. » Et jam non loquebatur Menelaus cum Trimalchio digitos concrepuit, ad quod signum matellam spado ludenti subiecit. Exonerata ille vesica aquam poposcit ad manus, digitosque paululum adpersos in capite pueri tersit.

Longum erat singula excipere. Itaque intravimus balneum, et sudore calfacti momento temporis ad frigidam eximus. Iam Trimalchio unguento perfusus tergebatur, non linteis, sed palliis ex lana mollissima factis. Tres interim iatraliptae in conspectu eius Falernum potabant, et cum plurimum rixantes effunderent, Trimalchio hoc suum propinasse dicebat. Hinc involutus coccina gausapa lecticae impositus est praecedentibus phaleratis cursoribus quattuor et chiramaxio, in quo deliciae eius vehebantur, puer vetulus, lippus, domino Trimalchione deformior. Cum ergo auferretur, ad caput eius symphonicus cum minimis tibiis accessit et tanquam in aurem aliquid secreto diceret, toto itinere cantavit.

Texte 2

L'entrée dans la maison de Trimalchion (28-29)

Sequimur nos admiratione iam saturi et cum Agamemnone ad ianuam peruenimus, in cuius poste libellus erat cum hac inscriptione fixus: *QVISQVIS SERVVS SINE DOMINICO IVSSV FORAS EXIERIT ACCIPIET PLAGAS CENTVM*. In aditu autem ipso stabat ostiarius prasinatus, cerasino succinctus cingulo, atque in lance argentea pisum purgabat. Super limen autem cauea pendeat aurea in qua pica uaria intrantes salutabat.

Ceterum ego dum omnia stupeo, paene resupinatus crura mea fregi. Ad sinistram enim intrantibus non longe ab ostiarii cella canis ingens, catena uinctus, in pariete erat pictus superque quadrata littera scriptum : *CAVE CANEM*. Et collegae quidem mei riserunt. Ego autem collecto spiritu non destiti totum parientem persequi. Erat autem uenalicium cum titulis pictis, et ipse Trimalchio capillatus caduceum tenebat Mineruaque ducente Romam intrabat. Hinc quemadmodum ratiocinari didicisset, deinceps dispensator factus esset, omnia diligenter curiosus pictor cum inscriptione reddiderat. In deficiente uero iam porticu leuatum mento in tribunal excelsum Mercurius rapiebat. Praesto erat Fortuna cornu abundantanti copiosa et tres Parcae aurea pensa torquentes. Notaui etiam in porticu gregem cursorum cum magistro se exercentem. Praeterea grande armarium in angulo uidi, in cuius aedicula erant Lares argentei positi Venerisque signum marmoreum et pyxis aurea non pusilla, in qua barbam ipsius conditam esse dicebant. Interrogare ergo atriensem coepi, quas in medio picturas haberent. « *Iliada et Odyssian*, inquit, ac Laenatis gladiatorium munus ».

Texte 3

Trimalchion, maître de l'illusion (49-50)

Nondum efflauerat omnia, cum repositorium cum sue ingenti mensam occupauit. Mirari nos celeritatem coepimus, et iurare ne gallum quidem gallinaceum tam cito percoqui potuisse, tanto quidem magis, quod longe maior nobis porcus uidebatur esse, quam paulo ante aper fuerat. Deinde magis magisque Trimalchio intuens eum: « Quid? quid? inquit, porcus hic non est exinteratus? Non mehercules est. Voca, uoca cocum in medio ». Cum constitisset ad mensam cocus tristis et diceret se oblitum esse exinterare: « Quid, oblitus? » Trimalchio exclamat, « putes illum piper et cuminum non coniecisse! Despolia! » Non fit mora, despoliatur cocus atque inter duos tortores maestus consistit. Deprecari tamen omnes coeperunt et dicere: « Solet fieri ; rogamus, mittas ; postea si fecerit, nemo nostrum pro illo rogabit ». Ego crudelissimae seueritatis, non potui me tenere, sed inclinatus ad aurem Agamemnonis: « Plane, inquam, hic debet seruus esse nequissimus: aliquis obliuisceretur porcum exinterare? Non mehercules illi ignoscerem, si pisces praeterisset ». At non Trimalchio, qui relaxato in hilaritatem uultu: « Ergo, inquit, quia tam malae memoriae es, palam nobis illum exintera ». Recepta cocus tunica cultrum arripuit, porcique uentrem hinc atque illinc timida manu secuit. Nec mora, ex plagis ponderis inclinatione crescentibus tomacula cum botulis effusa sunt.

Plausum post hoc automatam familia dedit et « Gaio feliciter! » conclamauit. Nec non cocus potione honoratus est, etiam argentea corona poculumque in lance accepit Corinthia. Quam cum Agamemnon propius consideraret, ait Trimalchio: « Solus sum qui uera Corinthia habeam ». Exspectabam ut pro reliqua insolentia diceret sibi uasa Corintho afferri. Sed ille melius: « Et forsitan, inquit, quaeris quare solus Corinthia uera possideam: quia scilicet aerarius, a quo emo, Corinthus uocatur. Quid est autem Corinthum, nisi quis Corinthum habeat ? »

La carrière de Trimalchion (75-76)

Sed ut coeperam dicere, ad hanc me fortunam frugalitas mea perduxit. Tam magnus ex Asia ueni quam hic candelabrus est. Ad summam, quotidie me solebam ad illum metiri, et ut celerius rostrum barbatum haberem, labra de lucerna ungebam. Tamen ad delicias ipsimi annos quattuordecim fui. Nec turpe est, quod dominus iubet. Ego tamen et ipsimae satis faciebam. Scitis quid dicam : taceo, quia non sum de gloriosis.

Ceterum, quemadmodum di uolunt, dominus in domo factus sum, et ecce cepi ipsimi cerebellum. Quid multa? coheredem me Caesari fecit, et accepi patrimonium laticladium. Nemini tamen nihil satis est. Concupiui negotiari. Ne multis uos morer, quinque naues aedificauim, oneraui uinum - et tunc erat contra aurum - misi Romam. Putares me hoc iussisse: omnes naues naufragarunt. Factum, non fabula. Vno die Neptunus trecenties sestertium deuorauit. Putatis me defecisse? Non mehercules mi haec iactura gusti fuit, tanquam nihil facti. Alteras feci maiores et meliores et feliciores, ut nemo non me uirum fortem diceret. Scis, magna nauis magnam fortitudinem habet. Oneraui rursus uinum, lardum, fabam, sepladium, mancipia. Hoc loco Fortunata rem piam fecit: omne enim aurum suum, omnia uestimenta uendit et mi centum aureos in manu posuit. Hoc fuit peculii mei fermentum. Cito fit quod di uolunt. Vno cursu centies sestertium corrotundaui. Statim redemi fundos omnes, qui patroni mei fuerant. Aedifico domum, uenalia coemo, iumenta; quicquid tangebam, crescebat tanquam fauus.

Postquam coepi plus habere quam tota patria mea habet, manum de tabula: sustuli me de negotiatione et coepi libertos fenerare. Et sane nolente me negotium meum agere exhortauit mathematicus, qui uenerat forte in coloniam nostram, Graeculio, Serapa nomine, consiliator deorum. Hic mihi dixit etiam ea, quae oblitus eram; ab acia et acu mi omnia euit; intestinas meas nouerat; tantum quod mihi non dixerat, quid pridie cenaueram. Putasses illum semper mecum habitasse.

Rogo, Habinna - puto, interfuisti - : 'Tu dominam tuam de rebus illis fecisti. Tu parum felix in amicos es. Nemo unquam tibi parem gratiam refert. Tu latifundia possides. Tu uiperam sub ala nutricas' et -- quid uobis non dixerim -- etiam nunc mi restare uitae annos triginta et menses quattuor et dies duos. Praeterea cito accipiam hereditatem. Hoc mihi dicit fatus meus. Quod si contigerit fundos Apuliae iungere, satis uiuus peruenero. Interim dum Mercurius uigilat, aedificauim hanc domum. Vt scitis, casula erat; nunc templum est. Habet quattuor cenationes, cubacula uiginti, porticus marmoratos duos, susum cellationem, cubiculum in

Frugalitas : honnêteté

Ad summam: pour tout dire

Ipsimus : le maître, le patron

Ipsima : la maîtresse, la patronne ;
Satisfacere + dat. : satisfaire (aux besoin de) ; *de* + abl. : du nombre de

Cerebellum : diminutif de *cerbrum* (tête, cervelle, esprit)

Morari : retarder > faire languir ; *Onerare* : alourdir ; *Putares* : on pouvait penser, on eût pu pensé (potentiel dans le passé)

Sestertium : 100 000 sesterces (x 300 = 30M) *deficere* : perdre courage ; *Jactura* : perte ; *mihi...gusti fuit* : me mit en goût > m'affecta

Sepladium : parfum de Capoue

peculum, i, n : pécule (vocabulaire des esclaves)

Fermentum : ferment, levain ;

centies sesertium : 100 000 sest. x 100= 10M

Coemere : acheter une part (dans) ;

Jumentum : bête de *somme* ; *Favus* : rayon de miel

Quand je fus plus riche que toute la ville, je passai la main; je me retirai des affaires et je me mis à prêter de l'argent aux affranchis. Et alors que je ne voulais vraiment plus

continuer mes affaires, je fus engagé à poursuivre par un astrologue qui était passé par hasard dans notre colonie, un petit Grec, appelé Sérapa; il siégeait au conseil des dieux. Il me dit même des choses que j'avais oubliées; de fil en aiguille, il me dit tout; il savait ce que j'avais dans le ventre; c'est tout juste s'il ne m'a pas dit ce que j'avais mangé au dîner de la veille. On aurait cru qu'il avait toujours habité avec moi. « " J e te prends à témoin, Habinnas; tu étais là, je crois : Toi, tu es allé chercher ton épouse de telle et telle façon. Tu es malheureux dans tes amitiés. Personne ne t'a une reconnaissance égale à tes bienfaits. Tu possèdes de vastes propriétés. Tu nourris une vipère dans ton sein ", et — pourquoi ne vous le dirais-je pas? — il m'a révélé qu'aujourd'hui, il me reste à vivre trente ans, quatre mois et deux jours. De plus, je ferai bientôt un héritage. Voilà ce que me dit mon destin. Si j'ai le bonheur de joindre l'Apulie à mes domaines, j'aurai fait un assez beau chemin dans la vie. En attendant, et tandis que Mercure veille sur moi, j'ai fait bâtir cette maison. Comme vous le savez, c'était une bicoque; maintenant, c'est un temple. Elle a quatre salons, vingt chambres, deux portiques en marbre, en haut, un appartement, une chambre dans laquelle je dors moi-même, le boudoir de cette vipère, et une très belle

quo ipse dormio, uiperæ huius sessorium, ostiarii cellam perbonam; hospitium hospites capit. Ad summam, Scaurus cum huc uenit, nusquam mauoluit hospitari, et habet ad mare paternum hospitium. Et multa alia sunt, quæ statim uobis ostendam.

Credite, mihi: assem habeas, assem ualeas; habes, habeberis. Sic amicus uester, qui fuit rana, nunc est rex.

loge de concierge; un quartier des hôtes peut accueillir tous ceux que j'ai. Bref, lorsque Scaurus vint ici, il ne voulut descendre nulle part ailleurs, et pourtant il a, au bord de la mer, des amis de sa famille. Il y a encore bien d'autres choses que je vous montrerai tout de suite.

Croyez-moi : qui possède un as vaut un as; possédez, vous serez considérés. Ainsi votre ami, qui, autrefois, était grenouille et aujourd'hui est roi.

Textes traduits

(Ed. Folio-Gallimard, Traduction de P. Grimal)

TEXTE 1 (27-28)

Pendant ce temps nous commençâmes à nous promener tout habillés, ou plutôt nous plaisantions et nous nous mêlions aux groupes des joueurs, lorsque, soudain, nous voyons un vieillard chauve, vêtu d'une tunique rouille, en train de jouer à la balle au milieu d'esclaves chevelus. Ce n'étaient pas tant les esclaves — bien qu'ils en valussent la peine — dont le spectacle nous avait attirés, que le bourgeois lui-même, qui, des pantoufles aux pieds, s'entraînait avec une balle verte. D'ailleurs, il ne reprenait jamais celle qui était tombée à terre, mais un esclave en avait un sac plein et servait les joueurs. Nous remarquâmes encore deux nouveautés : deux eunuques se tenaient des deux côtés du groupe, l'un avait à la main un pot de chambre d'argent, l'autre comptait les balles, non, d'ailleurs, celles qui voltigeaient, en cours de jeu, de main en main, mais celles qui tombaient à terre. Pendant que nous étions en train d'admirer ces raffinements, Ménélas accourut : « Voici l'homme, dit-il, chez qui vous allez vous faire rincer, et d'ailleurs vous voyez déjà le début du dîner. » Ménélas avait à peine terminé que Trimalchion claqua des doigts. A ce signal, l'eunuque lui tendit le pot sans qu'il s'arrêtât déjouer. Sa vessie une fois soulagée, il demanda de l'eau pour les mains et, après s'être rincé le bout des doigts, les essuya aux cheveux d'un esclave.

Il serait trop long de décrire tout par le menu. Bref, nous pénétrâmes dans le bain et, après nous être réchauffés dans l'étuve, nous passâmes au bout d'un moment à l'eau froide. Déjà Trimalchion, enduit de parfum, se faisait essuyer, non avec de la toile, mais avec des serviettes de laine très souple. Cependant, trois masseurs médicaux, sous ses yeux, buvaient du Falerne et, comme, en se disputant, ils en répandaient une grande quantité, Trimalchion disait qu'ils buvaient à sa santé et à ses frais. Puis on l'enroula dans une bure écarlate et on le déposa sur sa litière, que précédaient quatre coureurs couverts de médailles et une voiturette à main où l'on transportait ses amours, un garçon à l'air vieillot, chassieux, plus hideux que son maître Trimalchion. Pendant qu'on l'emmenait, un musicien muni de flûtes minuscules s'approcha de sa tête et, avec l'air de lui confier des secrets à l'oreille, lui joua de la musique tout le long du chemin.

TEXTE 2 (28-29)

Nous autres, nous emboîtons le pas, tellement étonnés que nous n'avons déjà plus faim, et nous arrivons à la porte avec Agamemnon. Sur le chambranle était une affiche où l'on lisait :

TOUT ESCLAVE QUI SORTIRA SANS ORDRE DU MAITRE RECEVRA CENT COUPS.

Dans l'entrée même se tenait un concierge, vêtu de vert, la tunique retenue par une ceinture cerise, et qui écosait des pois dans un plat d'argent. Au-dessus de la porte était suspendue une cage d'or, dans laquelle une pie tachetée disait bonjour aux personnes qui entraient.

Pendant que, tout ébahi, je regardais tout cela, je faillis tomber à la renverse et me briser les jambes. A gauche en entrant, non loin de la loge du concierge, était peint sur le mur un chien énorme, enchaîné, et, au-dessus, était écrit en lettres majuscules : *GARE AU CHIEN*. Mes camarades s'esclaffèrent. Quant à moi, reprenant mes esprits, je continuai à examiner le mur. Il y avait là une peinture représentant un marché aux esclaves, avec les écriteaux, et l'on voyait Trimalchion lui-même, les cheveux longs, un caducée à la main, entrant à Rome, sous la conduite de Minerve. Ensuite, on voyait comment il avait appris à compter, puis comment il était devenu trésorier : tout avait été représenté avec soin par le peintre, qui avait ajouté des inscriptions. A l'extrémité du portique, Mercure soulevait Trimalchion par le menton et l'enlevait jusqu'en haut d'une estrade élevée. Il y avait là la Fortune, pourvue d'une corne d'abondance, et trois Parques filant des quenouilles garnies d'or. Sous le portique, je remarquai encore un groupe de courriers s'entraînant sous la conduite de leur chef. Je vis aussi dans un coin une énorme armoire dans laquelle se trouvait une chapelle où étaient disposés des Lares d'argent ainsi qu'une statue de Vénus, en marbre, et un coffret d'or de belle taille, où, disait-on, était enfermée la barbe du patron.

Je demandai à l'esclave de service dans l'atrium ce que représentaient les peintures du milieu. « *L'Iliade et l'Odyssee*, me dit-il, ainsi que les jeux de gladiateurs donnés par Laenas. »

TEXTE 3 (49-50)

Il n'avait pas encore fini sa tirade quand un plat supportant un porc énorme fut disposé sur la table. Nous nous récriions sur la rapidité du cuisinier, nous jurons que même un coq n'aurait pu être cuit aussi vite, et cela d'autant mieux que ce porc nous paraissait beaucoup plus gros que ne l'était tout à l'heure le sanglier. Cependant, Trimalchion, le considérant avec une attention croissante : « Quoi ? quoi ? dit-il. Ce porc n'a pas été vidé ? Ah, non ! Par Hercule ! Appelle, appelle ici le cuisinier. » Et comme le cuisinier, l'air funèbre, se tenait debout près de la table, et avouait qu'il avait oublié d'enlever les entrailles : « Quoi, oublié ? crie Trimalchion, on croirait qu'il a oublié d'y mettre du poivre et du cumin ! Déshabillez-le. » Sans perdre un instant on déshabille le cuisinier, et le voici, l'air sombre, entre deux bourreaux. Tout le monde se mit à supplier Trimalchion et à dire : « Cela arrive ; s'il vous plaît, pardonnez-lui ; s'il recommence, aucun d'entre nous n'intercédera plus pour lui. » Moi, qui me sentais d'une impitoyable sévérité, je ne pus me retenir, mais je me penchais à l'oreille d'Agamemnon : « Cet esclave doit être un franc coquin ; oublie-t-on de vider un porc ? Non, par Hercule, je ne lui pardonnerais pas, même s'il ne s'agissait que d'un poisson ! » Tel ne fut pas l'avis de Trimalchion qui, se laissant aller à rire, s'écria : « Alors, puisque tu as une aussi mauvaise mémoire, vide-le sous nos yeux. » Le cuisinier reprit sa tunique et saisit son couteau, puis fendit le ventre du porc çà et là, d'une main hésitante. Aussitôt, par les fentes qui s'agrandissent sous le poids s'effondrent des saucisses et des boudins.

Toute la maisonnée applaudit à ce tour de force et cria : « Vive Gaius ! » Le cuisinier reçut en récompense un coup à boire, ainsi qu'une couronne d'argent, et la coupe lui fut servie sur un plat en bronze de Corinthe. Comme Agamemnon examinait ce plat avec attention, Trimalchion lui dit : « Je suis le seul à posséder du vrai Corinthe. » Je m'attendais à ce que, avec sa fatuité habituelle, il prétendît qu'on lui apportait sa vaisselle de Corinthe. Mais il fit mieux : « Tu te demandes peut-être pourquoi je suis seul à posséder du vrai Corinthe ? Parce que le marchand de bronze auquel je l'achète s'appelle Corinthe. Or, que peut-on appeler corinthien, sinon ce qui vient de Corinthe ?

TEXTE 4 (75-76)

Mais, comme je le disais, c'est mon esprit d'économie qui m'a conduit à l'état de prospérité où je suis. Quand je suis venu d'Asie, j'étais aussi haut que ce candélabre. Bref, j'avais coutume, chaque jour, de me mesurer le long de lui, et, pour avoir plus vite de la barbe au bec, je me passais sur la lèvre de l'huile de la lampe. Pourtant, j'ai fait les délices de mon maître pendant quatorze ans. Il n'y avait pas de honte à obéir au maître. Et pourtant, je satisfaisais aussi la patronne. Vous savez ce que je veux dire : je me tais, parce que je ne suis pas un de ces vantards...

« Du reste, grâce aux dieux, je suis devenu le maître dans la maison, et peu à peu, le maître ne voyait que par mes yeux. Bref, il me fit cohéritier de César et j'héritai un patrimoine de sénateur. Pourtant, personne n'en a jamais assez. Je désirai faire du commerce. Pour ne pas vous faire languir plus longtemps, je fis construire cinq navires, je les chargeai de vin — on le vendait, alors, à prix d'or — et je les envoyai à Rome. On aurait cru que je l'avais fait exprès : tous les bateaux firent naufrage. C'est la vérité, et non un conte. En un seul jour, Neptune m'a dévoré trente millions de sesterces. Tu crois que je me suis découragé ? Par Hercule, cette perte m'affecta autant que rien ; je fis construire d'autres bateaux plus grands, meilleurs, plus heureux, de telle sorte qu'il n'y avait personne qui ne me considérât comme un intrépide. Tu sais, un grand navire, c'est un grand intrépide. Je le chargeai, cette fois encore, de vin, de lard, de fèves, de parfums de Capoue, d'esclaves. En cette circonstance, Fortunata a eu un beau geste : tous ses bijoux, tous ses vêtements, elle vendit tout, et me mit cent pièces d'or dans la main. Ce fut le levain de mon pécule. Ce que les dieux veulent se réalise rapidement. En un seul voyage, je parvins à la somme rondelette de dix millions. Aussitôt je rachète toutes les propriétés qui avaient appartenu à mon patron. Je fais bâtir une maison, j'achète une part dans un marché d'esclaves, des bêtes de somme ; tout ce que le touchais grandissait comme un rayon de miel.

TEXTES COMPLEMENTAIRES

(Ed. Folio-Gallimard, Traduction de P. Grimal)

La culture

« ... à force de littérature, tu es devenu cinglé. » (*Herméros à Agamemnon, après le discours d'Echion, le chiffonnier*)

« Tu m'as l'air de dire, Agamemnon " Qu'est-ce que cet individu assommant nous raconte là? " Mais c'est parce que toi, qui sais causer, tu ne causes pas. Tu n'es pas des nôtres, pour cette raison, tu te moques de la façon de parler des pauvres diables. Nous savons que, à force de littérature, tu es devenu cinglé. » [...] puis parlant de son petit esclave protégé : « Quant à la littérature, il s'en est assez barbouillé. S'il renâcle, j'ai l'intention de lui faire apprendre un métier : coiffeur, crieur, ou au moins avocat — cela, seul Orcus pourra le lui ôter. (46)

« J'ai trois bibliothèques... » :

« J'ai trois bibliothèques, une grecque, l'autre latine. Dis-moi donc, je te prie, le thème de ta déclamation? » Et comme Agamemnon commençait : « Un pauvre et un riche étaient ennemis... », Trimalchion s'écria : « Qu'est-ce qu'un pauvre? — Joli », dit Agamemnon, et il se mit à exposer je ne sais quelle controverse. Aussitôt, Trimalchion : « Si, dit-il, c'est un fait qui est arrivé, ce n'est pas une controverse; si ce n'est pas arrivé, ce n'est rien. » Nous, nous saluons ces gentillesse et d'autres encore, avec les plus grands compliments; alors, lui : « Dis-moi, Agamemnon, mon bien cher ami, est-ce que tu connais bien les douze travaux d'Hercule, ou l'histoire d'Ulysse, quand le Cyclope lui a tordu le pouce dans une pince? Je lisais tout ça dans Homère, quand j'étais petit. »(48)

« L'argenterie est ma grande passion... »

« L'argenterie, à moi, est ma grande passion. J'ai des coupes qui contiennent une urne » (*Lacune. Restituer sans doute : sur les côtés, on voit.*) « ...Comment Cassandra tua ses enfants, et les petits sont à terre, morts, de telle façon qu'ils ont l'air vivants. J'ai un pot à vin, que j'ai hérité d'un de mes patrons, où l'on voit Dédale enfermant Niobé dans le cheval de Troie. Les combats d'Herméros et de Pétraitès, je les ai sur des coupes, et tout en massif. Je ne vendrais pas à prix d'or la connaissance que j'ai de tout cela. » (51)

« ... j'ai préféré leur faire jouer l'Atellane... »

Trimalchion était le seul à admirer cela, et disait que le métier était ingrat, que, d'ailleurs, il y avait seulement deux spectacles au monde qu'il vît avec le plus grand plaisir : des bateleurs et des joueurs de cor; le reste, animaux, concerts, étaient de pures fadaïses. « Car j'avais aussi, dit-il, acheté des comédiens, mais j'ai préféré leur faire jouer l'Atellane, et j'ai ordonné à mon flûtiste grec de ne jouer que de la musique latine. [...] A propos de cette épigramme, on en vint à parler des poètes, et, longtemps, on considéra le Thrace Mopsos comme le sommet de la poésie » jusqu'à ce que Trimalchion : « Je te demande pardon, Maître, à ton avis, quelle différence y a-t-il entre Cicéron et Publilius ? Moi, je crois que l'un était plus éloquent, et l'autre plus moral. » (55)

Les Homéristes

« Redevenons donc, cela vaut mieux, aussi gais qu'au début, et regardons les Homéristes. » Un groupe de récitants entra aussitôt et les boucliers, frappés par les lances, retentirent. Trimalchion s'assit sur un coussin et, tandis que les Homéristes dialoguaient en vers grecs, selon leur outrageuse coutume, il lisait le livret latin en psalmodiant. Puis, ayant demandé le silence : « Savez-vous, dit-il, quelle histoire ils sont en train de jouer? Diomède et Ganymède étaient frères. Leur sœur était Hélène. Agamemnon l'enleva et offrit à Diane une biche à sa place. Et maintenant Homère raconte comment les Troyens et les Parentins se font la guerre. Naturellement, c'est Agamemnon qui fut vainqueur, et il maria sa fille à Achille. C'est pourquoi Ajax est fou [...] (59)

« ... même Virgile me fut insupportable. »

Ce fut alors un autre jeu. L'esclave, qui se tenait aux pieds d'Habinnas, se mit à déclamer, d'une voix sonore, sur l'ordre, je crois, de son maître :

« Pendant ce temps Énée et ses bateaux avaient gagné le large. »

Jamais musique plus aigre ne frappa mes oreilles, car, non seulement il enflait la voix ou la diminuait à contresens, mais il y mêlait des vers d'atellanes, si bien que, pour la première fois, même Virgile me fut insupportable. (68)

Les fantômes de Trimalchion

« des dieux Lares portant des bulles d'or »

Sur ce, entrèrent trois enfants portant des tuniques blanches haut troussées; deux d'entre eux placèrent sur la table des dieux Lares portant des bulles d'or, et l'autre fit circuler une large coupe de vin en criant : « Que les dieux nous soient propices ! » Trimalchion disait que l'un s'appelait Bon-Gain, l'autre Bonne-Chance, le troisième Re-Gain. On nous passa ensuite une image en grandeur naturelle de Trimalchion lui-même, et, comme tous la baisaient, nous n'osâmes pas nous en dispenser. (60)

« moi-même siégeant sur un tribunal, en robe prétexte... »

« Je te prie de sculpter sur mon monument des vaisseaux cinglant à pleine voiles, et moi-même siégeant sur un tribunal, en robe prétexte, avec cinq anneaux d'or et distribuant au peuple des sacs d'écus. » (71)

Les Enfers / le Minotaure

« Disons comme eux, répondit-il et, pendant que l'on prépare le bain, faussons-leur compagnie dans la foule. » L'avis me parut bon, et, conduits par Giton à travers le portique, nous arrivâmes à la porte où le chien enchaîné nous accueillit avec un tel bruit qu'Ascylte tomba dans le bassin. Et moi, aussi ivre, moi qui avais eu peur d'un chien en peinture, **je me trouvai entraîné dans le même gouffre** en essayant de porter secours à mon camarade qui barbotait. Nous fûmes sauvés par le gardien de l'*atrium*, qui intervint, calma le chien et nous déposa au sec, tout tremblants. Giton, lui, avait depuis longtemps payé sa rançon au chien par un moyen fort ingénieux; tout ce que nous lui avons donné au cours du repas, il l'avait lancé à l'animal aboyant, et l'autre, distrait par la nourriture, s'était apaisé. Mais lorsque, frissonnants, nous demandâmes du moins au serviteur de nous ouvrir la porte et de nous laisser sortir, il nous répondit : « Vous vous trompez, si vous pensez sortir par où vous êtes entrés. Jamais aucun convive n'est reparti par la même porte; on entre d'un côté, on s'en va de l'autre. » **Que faire, dans notre malheur, enfermés à l'intérieur d'un labyrinthe d'un nouveau genre... » (72-73)**

[...]

Mais nous n'avions aucune torche pour nous accompagner et nous guider dans notre marche errante, et le silence de la nuit, déjà en son milieu, nous interdisait de compter sur la lumière de quelque passant. De plus, il y avait notre ivresse, et une ignorance des lieux qui, même en plein jour, brouillait tout. Aussi, après une heure presque entière passée sur des pavés pointus et des tessons hérissés, nous fûmes tirés d'affaire par l'adresse de Giton. Prudemment, en effet, la veille, comme il craignait de se tromper même en plein jour, **il avait fait des marques à la craie sur tous les piliers et les colonnes, et ces traits eurent raison de la nuit la plus épaisse**; grâce à leur blancheur éclatante, ils nous désignèrent la route, alors que nous allions à l'aventure. (79)

PROLONGEMENTS

L.-F. Céline, *Voyage au bout de la nuit* (« Il ne comprend que l'argent et le théâtre »)

L'entrée chez les riches

A un moment l'épagneul de la petite niche a bondi au-dehors et il est venu aboyer sur la passerelle et dans notre direction. Ils nous a réveillés en sursaut et on l'a engueulé nous autres l'épagneul ! Peur de Robinson ;

Un type qu'avait l'air d'être le propriétaire sortit alors sur le pont par la petite porte de la péniche. Il ne voulait pas qu'on gueule après son chien et on s'est expliqués ! Mais quand il a eu compris que Robinson était pour ainsi dire aveugle, ça l'a calmé subitement cet homme et même qu'il s'est trouvé bien couillon. Il se ravisa de nous engueuler et se laissa même un peu traiter de mufle pour arranger les choses... **Il nous pria en compensation de venir prendre le café chez lui, dans sa péniche, parce que c'était sa fête qu'il a ajouté.** Il ne voulait plus qu'on reste là au soleil nous autres, à griller, et patati et patata... Et que ça tombait justement bien parce qu'ils étaient treize à table... Un homme jeune que c'était, le patron, un fantaisiste. **Il aimait les bateaux qu'il nous a expliqué encore... On a compris tout de suite.** Mais sa femme avait, peur de la mer, alors ils s'étaient bien amarrés là, pour ainsi dire sur les cailloux. Chez lui, dans sa péniche, ils semblaient assez contents de nous recevoir. **Sa femme d'abord, une belle personne qui jouait de l'accordéon comme un ange. [...]**

Leur déjeuner venait de se terminer. **Les restes étaient copieux. Nous ne refusâmes pas le petit gâteau, mais non ! Et le porto pour aller avec.** Depuis longtemps, je n'avais pas entendu des voix aussi distinguées moi. Ils ont une certaine manière de parler les gens distingués qui vous intimide et moi qui m'effraye, tout simplement, surtout leur femmes, **et c'est cependant rien que des phrases mal foutues et prétentieuses mais astiquées alors comme des vieux meubles. On a peur de glisser dessus, rien qu'en leur répondant. [...]**

Le patron [...] avait sa manie de nous parler de sa peinture, qui le turlupinait vraiment trop fort, de ses tableaux, à toute force et à n'importe quel propos. Ainsi par sa sottise obstinée, bien que soûls, la banalité revint parmi nous écrasante. Vaincu déjà, j'allai lui adresser quelques compliments bien sentis et resplendissants au patron, du bonheur en phrases pour les artistes. C'est de ça qu'il lui fallait. **Dès qu'il les eut reçus mes compliments, ce fut comme un coït. Il se laissa couler vers un des sofas bouffis du bord et s'endormit presque aussitôt, bien gentiment, évidemment heureux. Les convives pendant ce temps-là se suivaient encore les contours du visage avec des regards plombés et mutuellement fascinés, indécis entre le sommeil presque invincible et les délices d'une digestion miraculeuse.**

J'économisai pour ma part cette envie de somnoler et je me la réservai pour la nuit. Les peurs survivantes de la journée éloignent trop souvent le sommeil et quand on a la veine de se constituer, pendant qu'on le peut, une petite provision de béatitude, il faudrait être bien imbécile pour la gaspiller en futiles roupillons préalables. Tout pour la nuit ! C'est ma devise ! Il faut tout le temps songer à la nuit. Et puis d'abord nous demeurions invités pour le dîner, c'était le moment de se refaire l'appétit...

Nous profitâmes de l'ahurissement qui régnait pour nous esquiver. Nous exécutâmes tous les trois une sortie tout à fait discrète, évitant les convives assoupis et gentiment parsemés autour de l'accordéon de la patronne. Les yeux de la patronne adoucis de musique clignaient à la recherche de l'ombre. « À tout à l'heure » nous fit-elle, quand nous passâmes auprès d'elle et son sourire s'acheva dans un rêve.

Nous n'allâmes pas très loin, tous les trois, seulement jusqu'à cet endroit que j'avais repéré où la rivière faisait un coude, entre deux rangs de peupliers, des grands peupliers bien pointus.

H. Arendt, *La crise de la culture*

La *cena Trimalchionis* ou la dégradation de la culture en divertissement

L'accusation que l'artiste, à la différence du révolutionnaire politique, a portée contre la société, s'est résumée très tôt, au tournant du XVIII^e siècle, en ce seul mot qui a été depuis répété et réinterprété génération après génération : ce mot est « philistinisme ». Son origine, un peu plus ancienne que son emploi précis, est de peu d'importance. On le trouve pour la première fois dans l'argot des étudiants allemands, pour faire la distinction entre les bourgeois et eux; mais la réminiscence biblique indiquait déjà un ennemi supérieur en nombre entre les mains duquel on peut tomber [...] il désigne un état d'esprit qui juge de tout en termes d'utilité immédiate et de « valeurs matérielles », et n'a donc pas d'yeux pour des objets et des occupations aussi inutiles que ceux relevant de la nature et de l'art. [...]

Si les choses en étaient restées là, si le principal reproche fait à la société était demeuré son absence de culture et d'intérêt pour l'art, le phénomène dont nous nous occupons serait considérablement moins compliqué qu'il ne l'est en fait. [...] Cette sorte de philistinisme, qui consiste simplement à être « inculte » et ordinaire, a été très rapidement suivi d'une évolution différente, dans laquelle, au contraire, la société commença à n'être que trop intéressée par toutes les prétendues valeurs culturelles. La société se mit à monopoliser la « culture » pour ses fins propres, telles la position sociale et la qualité. Ce, en rapport étroit avec la position socialement inférieure des classes moyennes en Europe, qui se trouvèrent — dès qu'elles possédèrent la richesse et le loisir nécessaires — en lutte serrée contre l'aristocratie et son mépris de la vulgarité des simples faiseurs d'argent. Dans cette lutte pour une position sociale, la culture commença à jouer un rôle considérable : celui d'une des armes, sinon la mieux adaptée, pour parvenir socialement, et « s'éduquer » en sortant des basses régions où l'on supposa le réel situé, jusqu'aux régions élevées de l'irréel, où la beauté et l'esprit étaient, supposait-on, chez eux. [...]

Seul ce qui dure à travers les siècles peut finalement revendiquer d'être un objet culturel. Sitôt que les ouvrages immortels du passé devinrent objet du raffinement social et individuel, avec position sociale correspondante, ils perdirent leur plus importante et leur plus fondamentale qualité : ravir et émouvoir le lecteur ou le spectateur par-delà les siècles. [...] L'ennui avec le philistin cultivé n'est pas qu'il lisait les classiques, mais qu'il le faisait poussé par le motif second de perfection personnelle, sans être conscient le moins du monde que Shakespeare ou Platon pourraient avoir à lui dire des choses d'une autre importance que comment s'éduquer lui-même. [...]

Autrement dit, le philistin méprisa d'abord les objets culturels comme inutiles, jusqu'à ce que le philistin cultivé s'en saisisse comme d'une monnaie avec laquelle il acheta une position supérieure dans la société, ou acquit un niveau supérieur dans sa propre estime — supérieur, c'est-à-dire supérieur à ce qui, dans son opinion personnelle, lui revenait par nature ou par naissance. Dans ce procès, les valeurs culturelles subirent le traitement de toutes les autres valeurs, furent ce que valeurs ont toujours été : valeurs d'échange. Et, en passant de main en main, elles s'usèrent comme de vieilles pièces. Elles perdirent le pouvoir originellement spécifique de toute chose culturelle, le pouvoir d'arrêter notre attention et de nous émouvoir.

[...]

La culture de masse apparaît quand la société de masse se saisit des objets culturels, et son danger est que le processus vital de la société (qui, comme tout processus biologique, attire insatiablement tout ce qui est accessible dans le cycle de son métabolisme) consommera littéralement les objets culturels, les engloutira et les détruira. Je ne fais pas allusion, bien sûr, à la diffusion de masse. Quand livres ou reproductions sont jetés sur le marché à bas prix et sont vendus en nombre considérable, cela n'atteint pas la nature des objets en question. **Mais leur nature est atteinte quand ces objets eux-mêmes sont modifiés — réécrits, condensés, digérés, réduits à l'état de pacotille pour la reproduction ou la mise en images. Cela ne veut pas dire que la culture se répande dans les masses, mais que la culture se trouve détruite pour engendrer le loisir.** Le résultat n'est pas une désintégration, mais une pourriture, et ses actifs promoteurs ne sont pas les compositeurs de Tin Pan Alley, mais une sorte particulière d'intellectuels, souvent bien lus et bien informés, dont la fonction exclusive est d'organiser, diffuser et modifier des objets culturels en vue de persuader les masses qu'Hamlet peut être aussi divertissant que My Fair Lady, et, pourquoi pas, tout aussi éducatif. Bien de grands auteurs du passé ont survécu à des siècles d'oubli et d'abandon, mais c'est encore une question pendante de savoir s'ils seront capables de survivre à une version divertissante de ce qu'ils ont à dire.